

Georg Lukács



1885-1971

Don Quichotte.

1952

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :
Don Quijote. (1952)

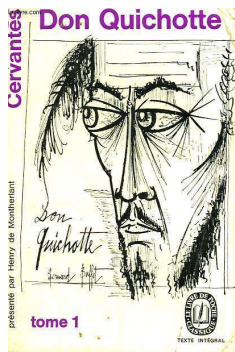
Il occupe les pages 622 à 629 du tome 6 des *Werke*,
Probleme des Realismus III. Neuwied und Berlin,
Luchterhand, 1965.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.



L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche [El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha] est un roman écrit par Miguel de Cervantès Saavedra (1547-1616) et publié à Madrid en deux parties, la première en 1605 puis la seconde en 1615.



Trad. Francis de Miomandre, Paris, Le Livre de Poche, 1968.

Le texte de Lukács n'est pas une recension de l'œuvre de Cervantès, mais un exposé de la place que celle-ci occupe dans la littérature mondiale comme pionnier du réalisme critique.

Don Quichotte

Don Quichotte est l'un des plus grands succès de la littérature mondiale. Il y a peu d'adultes et d'enfants qui, à côté de Gulliver et de Robinson, ne connaissent et n'aiment pas aussi Don Quichotte. Le personnage du héros principal du roman de Cervantès est entré dans la conscience de l'humanité comme une figure particulière ; comme Hamlet ou Faust, elle ne peut pas être éliminée de notre vie. Elle incarne un type qui accompagne les hommes au travers des changements d'époques ; elle les aide à bien comprendre la vie.

Des succès de ce genre ne sont jamais un hasard. Ils ne peuvent pas simplement s'expliquer par la vérité sociale ou par le contenu idéal d'une œuvre. Les larges masses et particulièrement les enfants espèrent de la littérature une lecture passionnante, et cela à juste titre. La popularité de Cervantès, avérée au cours des siècles, est fondée justement sur le fait que *Don Quichotte* est une lecture saisissante, attrayante, que le lecteur ne peut guère lâcher, où il rit ou il pleure, mais où lui-même ne ressent jamais d'ennui. C'est l'un de ces livres dont après la lecture, le lecteur regrette sincèrement que l'action prenne fin. Cervantès construit son roman sur une multiplicité de vicissitudes qui offrent toujours de nouvelles et de nouvelles aventures. Certes, son héros – fidèle à son caractère – commet toujours et encore des folies du même genre, mais comme ces folies sont universelles et s'étendent à tous les domaines de la vie, cet

élément de constance n'a pour rôle que de précipiter Don Quichotte dans des aventures toujours nouvelles, les aventures elles-mêmes ne connaissant en l'occurrence aucune répétition. Cervantès fait passer en revue devant nous toute la société de son époque : de la cour ducal jusqu'à la galère des esclaves, les nobles et les paysans exploités, différents représentants des intellectuels et de la petite bourgeoisie, les prêtres et les maures persécutés pour leur croyance etc. Les multiples facettes de Don Quichotte ne s'épuisent cependant pas dans le fait que Cervantès fait apparaître devant nous l'ensemble des couches de la société d'une époque de transition intéressante, avec des personnages excellentement individualisés ; pas du tout dans le fait que la variété des rapports sociaux de cette époque défile devant nous dans de multiples tableaux. Cervantès est vraiment un grand conteur. Cela veut dire d'un côté qu'avec une imagination inépuisable, il invente toujours et encore de nouvelles aventures passionnantes, qu'il montre ses personnages dans leurs actions, qu'il trouve des situations où leurs traits de caractère se font jour de la manière la plus passionnante. D'un autre côté, il maîtrise dans une pleine mesure l'échelle polyphonique de l'art véritable de la narration. Il n'y a pas d'actions, d'émotions et d'humeurs, du sublime jusqu'au burlesque, de l'épouvantable jusqu'au risible, que nous n'ayons pas rencontré dans le roman. *Don Quichotte* fait partie de ces livres de la littérature mondiale que l'on lit avec le plus grand plaisir, et ce caractère divertissant – au meilleur sens du terme – est indissociablement lié à son contenu idéal profond.

Ce n'est pas en vain que Don Quichotte a toujours été le livre préféré des hommes les plus progressistes. Pour Marx, Cervantès et Balzac représentaient des sommets de la

littérature romanesque.¹ Lorsque Dimitrov tint un jour une conférence sur la politique littéraire devant des écrivains antifascistes, il dit : « écrivez contre le fascisme allemand une satire comme *Don Quichotte* en est une. »

En fait, du point de vue de son objectif et de son contenu, *Don Quichotte* est la satire littéraire la plus foudroyante que l'on ait jamais écrite. Les lectures à la mode à l'époque du grand écrivain espagnol Cervantès étaient les romans de chevalerie, la dissolution de la poésie médiévale dans de la prose plate et creuse ; la représentation d'un monde falsifié, qui aliénait les hommes par rapport à la réalité, indiquait une fausse orientation à leur vie émotionnelle et par là à toute leur attitude. *Don Quichotte* montre directement l'effet destructeur de ces romans. Le personnage principal est un homme modeste, éduqué, intelligent, avec un fin sentiment moral. Il était totalement constitué pour jouer un rôle utile dans la société. Cependant, à la lecture des romans de chevalerie, il devient fou. Il cherche à transposer leurs idéaux dans la réalité. Sous cette influence dévastatrice, tous ses actes se changent en leur contraire, le sublime devient ridicule, le caractère bon enfant devient dommageable, la noble bonne volonté un non-sens.

Le roman de Cervantès a eu un effet foudroyant sur la littérature de chevalerie en la raillant. La vraie littérature n'avait jamais célébré un tel triomphe sur la pseudo-littérature mensongère. La parution de *Don Quichotte* (1605-1615) a préparé la fin des romans de chevalerie à la

¹ Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, in *Die Neue Zeit*, IX^{ème} année, 1890-1891, pp. 10-17 : « Il plaçait Cervantès et Balzac au-dessus de tous les autres romanciers. Il voyait dans *Don Quichotte* l'épopée de la chevalerie à son déclin, dont les vertus allaient devenir, dans le monde bourgeois naissant, un objet de moquerie et de ridicule. »

mode. En même temps est apparu avec cela le roman bourgeois, la littérature du réalisme critique, dont le triomphe durera des siècles. Et l'on peut dire que cette littérature ne connaît guère d'écrivain d'importance durable qui n'ait pas été touché par ce puissant début. Chez les grands maîtres anglais du réalisme critique (Swift, Fielding, Sterne etc.) on peut déceler pas à pas l'influence directe de *Don Quichotte*. Balzac nous présente toute une série de Don Quichottes légitimistes tirée de l'époque de la restauration. Mais même là où cette influence n'est pas aussi directe, comme chez Goethe ou dans les romans des grands réalistes russes, on trouve des traces de cette grande entreprise de Cervantès.

Là où il est question d'une influence qui a duré des siècles, où ont été créés des personnages qui – au-delà de la littérature – sont devenus une partie organique de la conscience de l'humanité, on a tort d'admettre que la satire ne serait dirigée que contre un contenu daté, à savoir sur l'anéantissement des romans de chevalerie à la mode. (Bien que ce courant d'époque ne doive absolument pas, en tant qu'adversaire, être sous-estimé.)

C'est pourquoi nous avons jusqu'à maintenant parlé du contenu immédiat du roman. C'est pourquoi nous avons souligné que cette œuvre représente en même temps la création du roman moderne. Elle est donc aussi, au-delà de la destruction satirique et en même temps indissociablement liée à elle, une création positive. Comment s'est produit cet entrelacement ? Pour Cervantès, la littérature n'était pas, en premier lieu, l'objet d'un combat satirique en tant que littérature, mais en tant que facteur de vie, en tant que force idéologique, qui influe activement sur les actions sociales de hommes. Non seulement Cervantès crée par conséquent

le roman moderne, mais indissociablement de cela, il reconnaît ici tout à fait clairement le rôle social de la nouvelle littérature. Par suite de cela, le but immédiatement fixé dans sa représentation est de plus en plus repoussé à l'arrière-plan. Certes, il fait d'excellentes observations et constatations satiriques sur le caractère mensonger du roman de chevalerie. L'essentiel de sa figuration consiste cependant à montrer quelle attitude humaine se forme chez Don Quichotte sous l'influence des romans de chevalerie.

En cela aussi, Cervantès, avec le génie de l'écrivain vraiment grand, surpasse de très loin la moyenne habituelle. Les romans de chevalerie ont certainement trouvé plusieurs milliers de lecteurs qui se sont laissé tourner la tête et aliéner la réalité. Avec sa puissance d'imagination littéraire, Cervantès appréhende néanmoins largement plus que ce simple fait : il invente un homme qui transpose dans la réalité la morale des romans de chevalerie, qui tente de matérialiser dans la vie le mode de vie stylisé du Moyen-âge, les habitudes et modes d'action de ces romans. On ne peut guère se représenter l'existence d'un tel homme. Cervantès a donc inventé, en même temps que la fondation du roman moderne, la méthode littéraire du roman bourgeois vraiment grand, et l'a aussi accomplie de façon conséquente. Elle s'énonce ainsi : porter le prosaïsme de la vie bourgeoise aux sommets du poétique parfait d'une manière telle que l'on figure un cas extrême, un homme extrême, avec ses actions extrêmes. Il en résulte l'atmosphère de fantastique de ce roman. Le prosaïsme de la vie bourgeoise connaît une figuration littéraire colorée et abondante.

Mais comment cela peut-il se concilier avec le réalisme ? Pour le goût superficiel, éduqué au naturalisme de la

bourgeoisie décadente, c'est totalement impossible. Celui qui, dans le réalisme, cherche des clichés photographiques les trouvera tout aussi peu chez Cervantès que chez Swift ou Saltykov-Chtchedrine. Pour l'approche non-formaliste et non-décadente, la question est extrêmement simple. La vérité de la littérature est identique à la vérité sociale du contenu. De ce point de vue, le roman de Cervantès est non seulement le premier roman réaliste, mais aussi et en même temps l'un des plus grands romans réalistes de tous les temps en général.

Pourquoi le fantastique est-il à ce point réaliste et poétique à la fois ? Parce que Cervantès ne décrit pas n'importe quel personnage extrême et dont les actes extrêmes se transforment simplement en n'importe quel fantastique. Pour lui, l'extrême est la concentration littéraire des déterminations sociales, du problème social donné dans un personnage, dans ses actions et ses aventures. Le fantastique se fonde uniquement sur le fait que Don Quichotte n'est pas un rêveur quelconque, mais une personnalité rare qui transpose de suite en actes l'ensemble de ses sentiments et idées, qui suit sa voie avec une constance de fer, une voie qui s'avère être tout au long une fausse route, tant dans sa globalité qu'aussi dans ses sections prises isolément. D'un autre côté, les phénomènes du monde extérieur dans lesquels se produisent de tels conflits entre idéologie et réalité sont extrêmes, sans assurément qu'en l'occurrence, leur caractère social de réalité n'en soit altéré ne serait-ce qu'un seul instant. L'évidence sociale des extrêmes résulte pour une part de l'attitude de Don Quichotte, pour une part de la réaction – spontanée ou consciente – des personnes impliquées dans l'action.

Ainsi, le fantastique chez Cervantès n'est rien d'autre que la matérialisation compressée d'une situation sociale vraiment comprise. Cette condensation de la forme signifie cependant en même temps un nouvel élément de contenu : à savoir démontrer la bizarrerie d'une situation sociale, d'une attitude sociale, non pas d'une manière abstraite, exclusivement avec les moyens de la simple critique, mais par la démonstration évidente des conséquences ultimes qui en résultent. Et dans ce cas se présentent d'un seul coup devant nous tous ces traits qui sinon n'auraient probablement pas du tout été remarqués, qui en tout cas n'auraient en aucune façon été reconnus dans leur importante significativité. Cervantès a ainsi jalonné une voie nouvelle pour le mode de représentation du réalisme critique moderne. Non seulement dans les romans de Swift et de Voltaire, mais aussi dans les nouvelles fantastiques d'Hoffmann, de Gogol, nous pouvons détecter l'influence de ce mode de figuration. Comme il s'agit de grands écrivains, l'influence ne peut naturellement pas signifier imitation.

Comment est-il donc possible que cette idée fixe grotesque telle qu'elle domine Don Quichotte, dans un roman de puissante ampleur, connaisse même encore, au cours d'une longue série d'aventures, une intensification fantastique ? Comment est-il possible que Don Quichotte adopte toujours et encore la même position d'aveuglement et d'incompréhension à l'égard de son époque, sans que son attitude n'en devienne obligatoirement invraisemblable ? Comment est-il possible que tant d'expériences amères et risibles ne le désenchangent pas ?

C'est justement là que se manifeste dans toute sa grandeur la profondeur de Cervantès, la puissance de sa création de types ; il a admis que cette attitude ne connaît aucun

désenchantement. C'est que sa nature consiste justement dans l'incapacité d'apprendre de la réalité. Quand les géants auxquels Don Quichotte s'attaque avec sa lance s'avèrent être des moulins à vent, Don Quichotte est fermement convaincu d'être confronté à un sortilège. Quand le grand amour de sa vie de chevalier – la Dulcinée poétiquement éthérée – se révèle être une fille de ferme massive et trapue, Don Quichotte est à nouveau dans sa conscience face à un « sortilège ». La réalité « authentique » est à ses yeux celle des géants et de la merveilleuse Dulcinée ; la réalité « authentique » est pour lui le Moyen-âge idéalisé. Et malgré les raclées qu'il reçoit, malgré les railleries qui lui sont adressées, tout ce qui existe réellement dans la réalité sociale de son époque n'accède jamais à sa conscience. Cervantès a ainsi mis au jour un type qui est longtemps valable pour le comportement d'une espèce d'hommes de la société de classes. Pensons à ce que Marx disait du « Parti de la montagne » de la Révolution de 1848, ses démocrates petits-bourgeois, qui vivent dans le monde rêvé de la grande révolution bourgeoise exactement comme Don Quichotte dans celui des romans de chevalerie. « En tous cas, le démocrate sort de la défaite la plus honteuse tout aussi pur qu'il était innocent lorsqu'il est entré dans la lutte, avec la conviction nouvelle qu'il doit vaincre, non pas parce que lui et son parti devront abandonner leur ancien point de vue, mais parce que, au contraire, les conditions devront mûrir. »²

À la même époque que Cervantès, son grand contemporain Shakespeare se battait dans des œuvres puissantes contre l'idéologie du féodalisme déclinant. Parfois tragique

² Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions Sociales, 1963, chap. III, p. 45.

(Richard III), parfois comique (Falstaff),³ il nous présente les personnages de la décadence, typiquement appréhendés. Ces deux grands écrivains combattent dans la même direction, la direction du progrès. Mais leurs méthodes artistiques sont radicalement opposées. Shakespeare nous présente partout le pourrissement moral du féodalisme. Cela s'exacerbe chez Richard en du diabolique, cela dépérit chez Falstaff en bassesse risible. Cervantès attaque la question avec la même profondeur et fidélité à la vérité, mais sous un autre angle.

Là aussi, Cervantès appréhende une question sérieuse et typique de l'évolution, et l'expose. Nous pouvons de même voir chez Balzac comment les rebuts moraux des royalistes engloutissent les mets délicats du capitalisme en plein essor, tandis que ceux qui ont vraiment lutté et souffert pour la cause – réactionnaire – légitimiste, poussés de côté, dépérissent dans la misère. La représentation de périodes de transition de ce genre, on la trouve de la même façon chez Tourgueniev.

En Don Quichotte survivent avec force les vertus les plus grandes – et autrefois progressistes – de l'époque de la chevalerie. En ce qui concerne sa vie spirituelle, il préserve ces vertus en lui, inébranlablement. En conséquence, la dissolution de sa classe sociale ne trouve pas son expression dans le fait que ses traits de caractère personnels se tournent vers la bassesse, la méchanceté ou le banal. La société de classes à laquelle il appartient tout entier a pour toujours disparu de la scène de l'histoire, et c'est ainsi que précisément ses qualités de caractère positives, précisément

³ Sir John Falstaff, personnage comique de fiction, apparaissant dans les pièces de Shakespeare *Henry IV* ainsi que dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*.

les meilleures, prennent un aspect absurde, comique, aussi souvent que ses actions sont en rapport avec la société. »Vernunft wird Unsinn, Wohltat Plage« dit Méphistophélès dans le *Faust* de Goethe. ⁴

Cervantès révèle ici dans une universalisation littéraire géniale une profonde vérité : la relativité, la variabilité sociohistorique de la vertu et du méfait, des bonnes et mauvaises qualités, du sublime et du ridicule, du tragique et du comique. Chaque étape de l'évolution sociale place les promoteurs de cette évolution devant de nouvelles tâches ; la vertu ne peut être que ce qui est au service de l'évolution. Oui, même les concepts prétendus « atemporels » de l'esthétique, à savoir le tragique et le comique, ne peuvent prendre un sens concret que dans ce contexte. Lorsque Marx écrivit sur l'époque d'avant et d'après la Révolution française, il a donné des éclaircissements le destin des partisans de l'ancienne monarchie ; il a montré comment, au cours de l'évolution sociale, par suite de cette évolution, le tragique devenait comique. Ce processus, Cervantès le décrit artistiquement. Et ce sont précisément l'honnêteté, l'intelligence et le courage de son héros qui mettent cette vérité en pleine lumière. Ce ne sont pas les défauts personnels de caractère qui sont responsables de ce que Don Quichotte devienne un personnage irrésistiblement ridicule, mais exclusivement la situation historique, où ses hautes qualités morales se transforment à coup sûr, obligatoirement, en du pernicieux. Là aussi, Cervantès appréhende les traits typiques de l'évolution sur des siècles.

⁴ *Raison devient folie, bienfait devient tourment.* Goethe, *Faust*, trad. Gérard de Nerval, Paris, GF Flammarion, 1999, Cabinet d'étude, p. 84.

Pensons, pour prendre un exemple particulièrement extrême, au personnage de Nagoulnov dans *Terres défrichées* de Choloikov.⁵ En lui vivent les meilleures qualités des héros de la guerre civile ; ces qualités, il les conserve, inchangées, sans refonte, sans rééducation, et telles quelles, elles s'avèrent comme dommageables, comme dangereuses dans le combat pour la nouveauté. Nagoulnov devient un personnage tragicomique. Nous devons compter dans les « faux-frais » du grand bouleversement social le fait que des figures souvent précieuses humainement vont à leur ruine, sans rien apporter d'utile, et en occasionnant même des dommages sociaux.

Mais de quoi Don Quichotte est-il le nom ? Est-il un personnage positif ou négatif ? (Chez Shakespeare, c'est une question simple et claire.) Même les plus grands écrivains et penseurs bourgeois se sont heurtés ici à des contradictions insolubles. Heine par exemple dit du roman de Cervantès qu'il est une satire de l'enthousiasme.⁶ Même un écrivain aussi grand que Heine pose la question abstraitement et nous oriente sur une fausse piste. L'objet de la satire de Cervantès n'est pas l'enthousiasme en général, mais l'enthousiasme de Don Quichotte justifié par certains contenus de classe, et la satire se dresse contre ce contenu concret. Il en résulte naturellement l'éclairage particulier du monde du roman dans son ensemble. Le lecteur impartial rit de Don Quichotte, raille sa vision du monde, ses objectifs, mais il ressent en même temps une

⁵ Mikhaïl Choloikov, *Terres défrichées*, trad. Jean Cathala, Paris, *nrf* Gallimard, 1964. *cf.* l'essai que lui a consacré Lukacs :

<http://amisgeorglukacs.org/2023/06/georg-lukacs-mikhail-choloikov-terres-defrichees-1951.html>

⁶ Heinrich Heine, in *De l'Allemagne*, Paris, Lévy, 1855, tome 1, p. 292.

profonde sympathie pour la pureté morale de cet enthousiasme.

La solution de l'énigme est donnée par la question des transitions par lesquelles des sociétés de classes se relaient. La relativité des vertus a aujourd'hui un tout autre sens. L'exemple de Don Quichotte ne peut donc plus être appliqué ici. (C'est que le Nagoulnov de Cholokhov est pourtant aussi un révolutionnaire fidèle, mais qui s'est écarté du droit chemin.) Le caractère des anciennes transitions était tout autre : très souvent, dans le progrès, ont été inclus – précisément sur le plan moral, précisément sur le plan culturel – des éléments de régression. Cela, Engels le dit très clairement à propos de la décadence du communisme primitif et les *Histoires de Bas-de-Cuir* de Cooper⁷ décrivent très bien cela.

Si l'on veut avoir du roman de Cervantès un tableau, ne serait-ce qu'un tant soit peu global, on ne peut pas négliger le pôle opposé de Don Quichotte, sa contrepartie Sancho Pança. Cervantès ne se contente pas de confronter le solide bon sens paysan de l'écuyer à la folie du chevalier. (Il montre encore une fois à cette occasion d'une manière historiquement profonde et juste que Sancho Pança est malgré tout un compagnon fidèle de Don Quichotte dans toutes ses folies ; Certes, Sancho rit de Don Quichotte, mais il le suit pourtant fidèlement et bravement.) Mais cette opposition s'approfondit encore davantage. Partout, Don Quichotte se prend une claque. Mais lorsque la cour du Duc, dans une saute d'humeur, fait de Sancho Pança un

⁷ Le cycle des *Histoires de Bas-de-Cuir* (Leatherstocking Tales), de l'écrivain américain James Fenimore Cooper, comprend cinq romans historiques, publiés de 1823 à 1841 : *Le Chasseur de daims*, *Le Dernier des Mohicans*, *Le Lac Ontario*, *Les Pionniers*, *La Prairie*.

gouverneur, alors s'étouffe la sobre sagesse avec laquelle celui-ci résout chaque question délicate, chaque tentative de moquerie. Nous sommes confrontés là à l'autre extrémité – justement au sens auquel Don Quichotte représente, à l'échelle de l'histoire universelle, un sommet du comique satirique : nous nous divertissons alors de ceux qui voulaient s'amuser de Sancho Pança.

En cela aussi, Cervantès est le fondateur du roman réaliste bourgeois ; il voit et montre la supériorité intellectuelle et morale du peuple sur les classes dirigeantes. Cervantès est ici le premier à jouer les notes que l'on percevra ensuite, de Diderot et Walter Scott jusqu'à Balzac et Tolstoï, chez tous les représentants authentiques du réalisme critique.

1952.

